



HAL
open science

Des 'Amériques noires' à la 'Black Atlantic' : réflexions sur la diaspora à partir de l'Amérique latine

Elisabeth Cunin

► **To cite this version:**

Elisabeth Cunin. Des 'Amériques noires' à la 'Black Atlantic' : réflexions sur la diaspora à partir de l'Amérique latine. Autour de 'l'Atlantique noir'. Une polyphonie de perspectives, La Documentation Française, IHEAL, pp.115-122, 2008. hal-00813325

HAL Id: hal-00813325

<https://hal.science/hal-00813325>

Submitted on 15 Apr 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Elisabeth Cunin, « Des 'Amériques noires' à la 'Black Atlantic' : réflexions sur la diaspora à partir de l'Amérique latine ». Dans Carlos Agudelo, Capucine Boidin, Livio Sansone (coord.), *Autour de 'l'Atlantique noir'. Une polyphonie de perspectives*. Paris, IHEAL, 2008, pp. 115-122.

**Des « Amériques noires » à la « Black Atlantic » :
réflexions sur la diaspora à partir de l'Amérique latine**

ELISABETH CUNIN*

Le séminaire organisé autour de l'Atlantique noir visait à réfléchir à l'utilisation d'un concept anglo-saxon par des chercheurs venant d'horizons linguistiques différents, francophones, hispanophones et lusophones, dans une institution dédiée à l'Amérique latine. Sans nul doute, l'amphithéâtre de l'IHEAL témoignait d'une certaine globalisation de la recherche. Surtout, une telle rencontre incitait à prendre pour objet les catégories analytiques utilisées d'un lieu à l'autre de cet espace atlantique, à revenir sur la simultanéité et la dissemblance des concepts, à s'arrêter sur les glissements liés à la mobilité des textes et des chercheurs. Les questions soulevées lors de cette journée furent extrêmement riches et elles invitent à la production d'articles de recherche approfondis. Le texte proposé ici ne fera néanmoins que reprendre quelques pistes de réflexion et s'inscrit avant tout dans la logique circonstancielle d'une rencontre inhabituelle, autour de Paul Gilroy, entre chercheurs aux approches multiples.

Il s'agira ici de s'interroger sur la recontextualisation dans le monde latino-américain des outils et concepts présentés par Paul Gilroy dans son ouvrage et s'appliquant avant tout à un univers de référence anglo-saxon, tant au niveau des pratiques des acteurs étudiés que du cadre scientifique dans lequel ces outils et concepts ont été élaborés. Loin de prétendre valider ou mettre en cause la pertinence des analyses proposées dans « L'Atlantique noir » l'objectif est, dans une logique de décalage heuristique, de les transposer à un autre contexte pour questionner la circulation des catégories d'analyse elles-mêmes et mieux saisir la multiplicité et la spécificité des situations étudiées. Je m'intéresserai donc moins à l'émergence des concepts dans leur contexte scientifique et socio-historique ou dans une logique épistémologique [Chivallon, 2002] qu'à leur utilisation dans un contexte scientifique et socio-historique différent : l'Amérique latine. En précisant bien entendu que ce contexte est lui-même marqué par une forte hétérogénéité interne : la situation des populations descendantes d'africains et les travaux portant sur cette thématique sont extrêmement différents entre deux pays voisins comme l'Argentine et le Brésil, ou même entre la Caraïbe et le Pacifique colombiens. De fait, la notion de « diaspora noire » n'est pas utilisée avec la même signification, par les mêmes acteurs, selon une même logique en Argentine ou au Brésil. Pourtant, parallèlement, la référence globalisée à une « diaspora noire » favorise actuellement la mobilisation autour de revendications ethniques aux niveaux locaux et nationaux ainsi que la mise en place de politiques tournées vers les « populations afrodescendantes ». De plus, les travaux de recherche, récemment encore peu nombreux et marginalisés, acquièrent une légitimité académique inédite en se plaçant explicitement dans le cadre d'analyse ouvert, notamment, par Gilroy, qui tend simultanément à être associé à une approche scientifique plus large autour des études post-coloniales et subalternes.

Néanmoins, les notions de « diaspora », d'« ethnicité », de « nationalité », d'« hybridité » n'ont pas,

* IRD UR 107, CIESAS Peninsular (Mexique), ANR Suds AFRODESC « Afrodescendants et esclavages : domination, identification et héritages dans les Amériques (15^{ème} - 21^{ème} siècles) ».

en Amérique latine, le sens que leur donne Gilroy dans l'univers de référence anglo-saxon. Les rapports sociaux n'ont pas été racialisés de la même façon, les catégories ethniques ont été produites selon des logiques socio-historiques différentes. Comment, dès lors, analyser l'émergence d'une « diaspora noire » en Amérique latine ? De fait, appartient-elle à cet Atlantique noir dont nous parle Gilroy (en ne faisant que rarement référence à l'Amérique latine comme il l'a lui-même reconnu dans l'introduction à la traduction portugaise de son ouvrage) ? Si oui, comment reprendre les notions développées par Gilroy ? Les catégories scientifiques sont-elles transposables d'un contexte socio-historique à un autre ? D'un cadre scientifique à un autre ? Ne risque-t-on pas de retrouver une situation analogue à celle décrite par Bourdieu et Wacquant (1998) lorsqu'ils qualifient d'impérialisme intellectuel étatsunien l'introduction de catégories raciales dans la recherche brésilienne ? A ce titre, il est certain que les agences internationales (Banque mondiale, Banque interaméricaine de développement, ONU en tête, mais aussi, pour rester dans le champ de la recherche, les fondations Ford ou Rockefeller) jouent un rôle fondamental, en Amérique latine, dans l'introduction – le plus souvent sous couvert de « vérité » scientifique – de catégories produites ailleurs. Néanmoins, la racialisation des rapports sociaux en Amérique latine n'a pas commencé avec la formation des élites intellectuelles aux Etats-Unis. Elle n'a pas attendu l'adoption, au sud du continent, de politiques néolibérales, favorisant une logique multiculturelle et la mise en place de mesures s'inspirant de la discrimination positive étatsunienne. Elle caractérise l'Amérique latine depuis l'époque coloniale, tout en se transformant au cours de l'histoire et d'un pays – ou d'une région – à l'autre.

Des « Amériques noires » à la « Black Atlantic » ?

Avant de continuer plus avant dans l'exploration de ce décalage heuristique lié aux emprunts conceptuels, il faut également s'arrêter sur le troisième terme de cette circulation : le champ de recherche français sur les populations descendantes d'africains dans les Amériques. Précisons en effet que l'œuvre de Paul Gilroy est lue en France dans un contexte scientifique où les études sur les « populations noires » des Amériques s'inscrivent dans le cadre d'analyse ouvert par Roger Bastide et qualifié d'« Amériques noires » en référence au titre d'un de ses ouvrages. La « Black Atlantic » viendrait-elle ainsi se substituer aux « Amériques noires » ? Pourtant, il est bien difficile de parler d'une « école » qui aurait repris l'héritage de Bastide et refléterait une certaine « tradition française » d'étude des « populations noires ». D'une part, le champ des études françaises sur les descendants d'africains dans les Amériques est, dès son origine, traversé par le débat – souvent schématisé à l'excès – venu des Etats-Unis entre Melville Herskovits et Franklin Frazier (par rapport auquel Bastide se positionne d'ailleurs) tout en croisant également d'autres influences intellectuelles (notamment la négritude dans sa version caribéenne avec Aimé Césaire ou le courant de la créolité antillais). D'autre part, il est difficile de parler de « tradition française » tant la thématique n'a pas fait école en France alors que les travaux sur la question sont restés dispersés. Sauf rares exceptions (comme la revue *Bastidiana*), on n'a pas vu l'apparition de centres ou même de lignes de recherche sur les « Amériques Noires ». Cette tendance semble néanmoins s'inverser ces dernières années avec l'apparition de différents groupes de recherche : GDRI Esclavages¹, GRAMSCI.t², Centre d'études sur les religions et les

¹ Succédant au RTP du même nom créé en 2005, le GDRI Esclavages est un Groupe De Recherche International initié par le CNRS. Il a pour objectif de mettre en synergie les différentes recherches sur la question de l'esclavage, de la traite et de leurs conséquences (<http://www.esclavages.cnrs.fr/>),..

cultures afro-américaines³, Institut des diasporas noires francophones⁴, etc. Les groupes de recherche ont une existence bien plus ancienne aux Etats-Unis bien sûr, mais aussi au Brésil (notamment avec le Centro de Estudos Afro-Orientais de l'Universidade Federal da Bahia), ou encore en Colombie (Grupo de Estudios afrocolombianos de la Universidad Nacional), en Equateur (Fondo Documental Afro-Andino de la Universidad Andina Simón Bolívar), au Mexique (México Nación Multicultural de la UNAM), etc.

En outre, il est nécessaire de rappeler que si les travaux de Bastide s'inscrivent certes dans une certaine continuité de la sociologie française (notamment par rapport aux travaux de Gurvitch mais aussi en opposition à Durkheim), ils doivent au moins autant à l'école de Chicago, à l'anthropologie nord-américaine et à l'insertion de Bastide dans le milieu universitaire brésilien [Cuhe, 2006]. Finalement la postérité des Amériques Noires rend compte de la structuration du paysage scientifique français sur la question : les recherches, souvent dominées par des courants de pensée divergents, renvoyant à des aires géographiques (Etats-Unis, Antilles, Amérique Latine) et spécialisées par disciplines, se croisent sans se voir et sont dispersées au sein de départements ou de centres aux thématiques plus larges.

En ce sens, la publication de l'ouvrage de Gilroy a, au moins, deux conséquences sur le champ scientifique français. Tout d'abord elle contribue à la légitimité de cette thématique de recherche. Ensuite elle lui donne plus de visibilité, dans un double contexte, marqué par la diffusion des études post-coloniales et subalternes et l'émergence d'une « question noire » en France. D'autre part, elle favorise la rencontre entre chercheurs qui ne travaillent généralement pas ensemble, en raison des clivages disciplinaires (principalement entre approches historiques et contemporaines) et des distinctions entre aires géographiques. La diversité des intervenants, tout comme la composition du public présent lors du séminaire, en sont une parfaite illustration.

De fait, alors que les « Amériques Noires » reproduisaient finalement la division politique et scientifique entre l'Occident et le reste du monde, l'« Atlantique noir » invite à appréhender simultanément les deux côtés de l'Atlantique (voir aussi la « big picture » de David Brion Davis (2000), invitant à étudier l'esclavage comme un phénomène global). Ainsi, Gilroy est aussi bien lu par les « américanistes » français que par leurs collègues travaillant en France ou par les chercheurs latino-américains s'intéressant aux phénomènes liés à la globalisation. Son ouvrage oblige à penser ensemble les Amériques, la Caraïbe, l'Afrique et l'Europe, c'est-à-dire les différents lieux de cet espace lié à la traite transatlantique, et à rapprocher ainsi des analyses qui ne dialoguaient pas entre elles auparavant. L'Atlantique noir est une référence pour les travaux sur le multiculturalisme et les afrodescendants en Amérique latine, sur les questions de l'esclavage et du colonialisme dans les Antilles ou sur les problématiques de la discrimination et des catégorisations ethniques en France. On peut ainsi se demander si son appropriation en France ne rend pas compte de l'émergence d'une ligne de recherche transversale (en termes de discipline, d'aire géographique mais aussi de rattachement institutionnel), dans un contexte scientifique par ailleurs marqué par de fortes mutations.

² Groupe de Recherche sur les Amériques Noires et les Sociétés Contemporaines Issues de la Traite européenne, accueilli par le Centre d'Etude d'Afrique Noire de l'IEP de Bordeaux.

³ Créé en octobre 2005, le CERCAA est accueilli par le Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (LESC), de l'université Paris X (<http://www.mae.u-paris10.fr/ethnologie/menuethno.php?ID=5>).

⁴ L'IDNF a pour objectif « de développer la recherche sur les populations caribéennes et africaines, principalement en France et aux Amériques » (<http://www.idnf.org/>).

Lire Gilroy en Amérique latine

La notion d'« Atlantique noir » s'inscrit dans un contexte scientifique, politique, culturel anglo-saxon, qui oriente le regard des chercheurs et contribue à la construction de leur objet : dans quelle mesure est-il pertinent de la transposer à une autre situation, celle de l'Amérique latine ? Je m'arrêterai notamment sur trois points : la forte présence indienne en Amérique latine, la pluralité et la hiérarchisation de la diaspora noire, le rôle du métissage dans la définition des identités nationales latino-américaines.

D'une manière générale, en Amérique latine, la place de l'autre est occupée par l'indien. Le « noir » apparaît alors dans un rapport d'altérité secondaire. Il est autre, mais pas vraiment l'Autre. Peter Wade (1993) l'a bien montré dans le cas colombien : alors que les populations indiennes et noires étaient également marginalisées et discriminées, il était nié aux « noirs », à la différence des « indiens », une position institutionnelle dans les structures officielles de la société et dans la pensée intellectuelle de l'époque coloniale. Avec les indépendances, ils se convertiront en citoyens de seconde catégorie, dans un mélange d'intégration et de discrimination. À ce titre, il n'est pas étonnant que les pays les plus associés à la diaspora noire en Amérique latine (Brésil et Belize notamment) soient également ceux où la population indienne est la moins présente – de fait ou dans les représentations –. Les nations latino-américaines se sont davantage définies en référence aux populations indiennes, dans les pays où elles sont extrêmement nombreuses et mises en avant dans le récit national (comme au Mexique ou en Bolivie), mais aussi dans les pays où elles ne représentent qu'un faible pourcentage de la population et où elles sont restées à la marge de l'histoire nationale (en Colombie par exemple).

En conséquence, la réinterprétation de la modernité ne passe pas par la réinterprétation de l'Atlantique noir, comme chez Gilroy. Elle s'effectue en référence à la « colonialité du pouvoir » mobilisée par la théorie critique latino-américaine, avec notamment des auteurs comme Anibal Quijano, Walter Dignolo et Enrique Dussel. Cette approche dénonce le type de connaissance qui a légitimé la domination coloniale européenne et ses prétentions de validité universelle, avec la production de taxinomies qui divisent la population mondiale en races. Sont ainsi mises en lumière des relations de pouvoir fondées sur la définition de groupes envisagés principalement dans la confrontation entre européens et indiens. Le métissage, associé au Mexique, est à ce titre symptomatique de cette vision duale, ne laissant pas de place à la population noire pourtant extrêmement nombreuse, notamment au début de l'époque coloniale. Outre les travaux précurseurs de Gonzalo Aguirre Beltrán, plusieurs recherches historiques s'intéressent désormais à la question. Elle est rendue plus présente par le programme « Nuestra tercera raíz » qui a pour objectif, avec le soutien institutionnel de la *Dirección General de Culturas Populares*, de rendre visible la "troisième racine" oubliée du pays (pour une présentation de la situation mexicain, voir Hoffmann, 2005).

Les écrits de la théorie critique latino-américaine rejoignent l'Atlantique noir en ce qui concerne la réflexion sur le rapport entre centre et périphérie, l'imposition d'une vision du monde occidentale violente et brutale, le projet des Lumières de construire une modernité innocente, etc. Mais, alors que, pour Paul Gilroy, les auteurs de la modernité ignorent l'expérience des acteurs noirs et, en particulier, des intellectuels noirs, pour Quijano, Dignolo ou Dussel, les auteurs de la modernité ignorent avant tout l'expérience et les savoirs autochtones. Ainsi, repenser la modernité, en Amérique latine, repose moins sur un dépassement de la relation du maître et de l'esclave que sur celle du colon et de l'indien.

Le deuxième élément de décalage entre l'Amérique latine et l'Atlantique noir renvoie au caractère pluriel et hiérarchisé de la diaspora : le monde noir latino-américain constitue une marge de l'Atlantique noir, marge elle-même marquée par l'hétérogénéité. L'Amérique latine invite ainsi à prendre en compte les rapports de pouvoir au sein de la diaspora noire et pas seulement entre l'Occident et la diaspora, à se situer dans un rapport « noir »/ « noir » autant que « noir »/ « blanc ». Sont aussi à repenser les relations entre le Sud et le Nord du continent américain, entre la Caraïbe et le Pacifique (pourrait-on ainsi parler d'un « Pacifique noir » en particulier en Colombie, en Equateur ou au Pérou?).

En outre, le sud de l'Atlantique noir est au moins autant tourné vers les Etats-Unis, au niveau culturel et politique, que vers l'Afrique. A Cartagena, sur la côte Caraïbe colombienne, la *champeta* est la musique des quartiers populaires, qualifiée de « musique noire » dans une logique de stigmatisation d'une culture urbaine. Elle naît dans les années 1980 du piratage et de l'adaptation de rythmes venus d'Afrique, notamment le *soukous*, rassemblés sous le terme générique de *música africana*. Mais, aujourd'hui, la *música africana* n'attire plus que quelques collectionneurs s'échangeant de vieux 33 tours dénichés à Paris, Londres ou New York. La *champeta*, elle, regarde désormais vers la Caraïbe et, surtout, les Etats-Unis pour s'inventer des pas de danse et des arrangements musicaux, pour s'inspirer de la tenue vestimentaire et de la gestuelle des rappeurs, pour reprendre des expressions entendues dans les séries TV nord-américaines ou pour perpétuer la tradition du piratage, non plus de 33 tours mais de DVD musicaux.

De même, et à un niveau plus politique, les mobilisations autour de la diaspora ou la revendication d'une « afrodescendance » commune montrent à quel point ce monde noir est pluriel et hiérarchisé. Le réseau *Afroamerica 21* en donne un exemple : il s'agit d'un réseau d'associations à caractère ethnique dans divers pays d'Amérique latine. Or celui-ci a été initié par un militant canadien, d'origine jamaïcaine, Michael Franklin, président de l'Organisation des Africains dans les Amériques (OAA), et soutenu par la Banque interaméricaine de développement basée à Washington. En fait de réseau, *Afroamerica 21* ressemble plutôt à une juxtaposition d'associations uniquement liées entre elles par un point nodal situé aux Etats-Unis. On observe moins des relations horizontales et égalitaires entre organisations afro-latino-américaines que des relations verticales et hiérarchiques entre chaque organisation afro-latino-américaine et le centre.

Il faut ainsi souligner les asymétries de cet Atlantique noir, l'Amérique Latine constituant une de ses marges, et le Brésil le centre de cette marge. La diaspora n'apparaît donc pas seulement comme une « contre-culture de la modernité » pour reprendre l'expression de Gilroy, mais s'inscrit aussi dans des processus de positionnement, d'imitation et de subalternité par rapport au monde noir étatsunien ou anglo-saxon.

Enfin, le troisième point sur lequel je souhaiterais m'arrêter est celui de la confrontation entre le métissage (*mestizaje*), constitutif des identités nationales latino-américaines, dans la mise en scène d'elles-mêmes mais aussi dans les pratiques sociales, et l'hybridité mise en avant dans le travail de Gilroy. Là encore, l'hybridité telle qu'elle apparaît dans l'Atlantique noir (ou dans de nombreux écrits qualifiés de post-modernes) n'est pas assimilable au métissage des idéologies nationales et des discours intellectuels latino-américains.

Il est nécessaire de rappeler que les sociétés latino-américaines se pensent moins en « noir » et « blanc » qu'en termes de continuum socio-racial. Sans doute la notion de métissage est-elle

aujourd'hui largement critiquée et remise en cause, tant par des chercheurs que par les militants noirs. Mais il serait abusif de ne la considérer que comme un « mythe », de l'ordre du discours incantatoire et aliénant. Il s'agit au contraire d'un véritable principe d'organisation socio-raciale, qui ne signifie pas disparition des catégories raciales dans une société homogène, mais racialisation diffuse de l'ordre social. Celle-ci tend à la fois à neutraliser toute revendication organisée autour de la référence à la race ou à l'ethnie et à favoriser une certaine mobilité sociale, si ce n'est dans les pratiques, au moins dans les représentations. Il est indispensable de marquer ici la différence avec les Etats-Unis, voire le monde anglo-saxon, où les pratiques sociales, mais aussi les travaux de recherche, tendent à prendre pour point de départ la division de la société en groupes « noirs » et « blancs ». Alors qu'aux Etats-Unis les catégories désignant les descendants d'esclaves existent aussi bien dans les réglementations que dans les recensements, dans les usages quotidiens et dans les écrits scientifiques, ce n'est précisément pas le cas en Amérique Latine. S'il y a bien un statut de l'indien (objet des politiques indigénistes et des recherches anthropologiques, symbole de l'identité nationale et icône des discours touristiques), il n'y en a pas pour le « noir », au moins avant l'adoption de politiques multiculturelles dans les années 1990. D'une manière générale, les catégories raciales ne sont pas aussi rigides et binaires que dans le monde anglo-saxon et renvoient à un continuum socio-racial complexe, comme l'a déjà parfaitement diagnostiqué Charles Wagley (1994), avec sa notion de « race sociale ».

Dans ce contexte, les mobilisations liées à la diaspora s'inscrivent dans une logique sociale différente de celle décrite par Gilroy. Les afrocentrismes ne jouent pas, en Amérique latine, le rôle qu'ils semblent avoir dans l'Atlantique noir parce qu'ils n'existent pas ou peu au niveau politique (alors qu'on peut les trouver sous une forme plus culturelle et intellectuelle dans la recherche d'africanismes). De plus, si la mémoire de l'esclavage, la commémoration des abolitions ou la question des réparations sont bien présentes en Amérique latine, elles ne doivent néanmoins pas faire oublier que les revendications ethniques s'ancrent avant tout dans une demande d'égale citoyenneté et de « visibilité » de l'apport afro-américain à la nation. Plus que l'esclavage et ses abolitions, ce sont les indépendances et l'intégration tronquée des descendants d'africains qui constituent la référence principale de la diaspora noire latino-américaine. Enfin, l'hybridité de l'Atlantique noir n'est pas un horizon, mais serait plutôt un point de départ sous la forme du métissage ; en ce sens, l'Amérique latine des années 1980-90 n'est pas dans une logique de dépassement mais au contraire d'affirmation de l'ethnicité.

Dans l'Atlantique noir, « la spécificité de la formation politique et culturelle moderne que j'appellerai l'Atlantique noir peut être définie à travers ce désir de dépasser à la fois la structure de l'Etat nation et les contraintes de l'ethnicité et de la particularité nationale » (Gilroy, 2003 : 38). Pour Gilroy, la diaspora noire est du côté de l'« impureté » contre les « absolutismes ethniques » et se situe au-delà des « cadres d'analyse nationaux et ethnocentrés ». Ce n'est pas le cas en Amérique latine : les discours et les pratiques s'ancrent dans des sociétés définies en termes de métissage au sein desquelles les années 1980-90 sont marquées par l'émergence de l'ethnicité noire dans un contexte général d'affirmation du multiculturalisme. Et la mobilité transnationale, la constitution de réseau, l'émergence d'une scène ethnique globale ne se font pas contre l'appartenance nationale mais à partir de l'affirmation d'une citoyenneté ethnique.

Bourdieu Pierre, Wacquant Loïc, 1998. « Sur les ruses de la raison impérialiste ». *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 121-122, mars, pp. 109-118.

Brion Davis David, 2000. « Looking at Slavery from Broader Perspectives », *American Historical*

Review, avril, pp. 452-466.

Chivallon Christine, 2002. « L'expérience de la diaspora noire des Amériques. Réflexions sur le modèle de l'*hybridité* de Paul Gilroy ». *L'Homme*, 161, pp. 51-74.

Cuche Denys, 2006. "Roger Bastide et 'l'Ecole de Chicago'". *Bastidiana*, n° 53-54, janv.-juin, pp. 23-60.

Hoffmann Odile, 2005. « Renaissance des études afromexicaines et production de nouvelles identités ethniques ». *Journal de la Société des Américanistes*, tome 91, n° 2 .

Wade Peter, 1993. « La construcción de "el Negro" en América », in *La construcción de las Américas. Memorias del VI Congreso de Antropología en Colombia. Julio 1992*, Bogotá : Universidad de los Andes, pp. 141-158.

Wagley Charles, 1994. « On the concept of social race in the Americas », in J. I. DOMINGUEZ, *Essays on México, Central and South America. Scholarly debates from the 1950s to the 1990s*, New York-London : Garland Publishing Inc.